

Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER



Je voudrais parler d'amitié.

Au mois de septembre, nous nous sommes retrouvés à Coaraze pour les **Voix du Basilic**. Il y fut question de la Commune, de poésie, de la langue et de la pensée de Bernard Noël. Mais plus que tout, il me semble, ce

furent des jours consacrés à l'amitié. Comme si tout ce que nous faisons, disions, évoquions, était aimanté, et éclairé en retour, par ce mot, cette force, cette présence d'amitié que l'absence de Bernard Noël irradiait.

Peut-être fera-t-on un jour la liste de tous ceux à qui il offrit son amitié et dont témoignent sa correspondance, les travaux en commun, les multiples rencontres. Certains ont cru remarquer que, dans ses correspondances, Bernard Noël avait une telle empathie avec ses correspondants qu'il avait tendance à prendre le pli de l'autre, à faire sienne ses préoccupations, ses modes de pensée – au risque d'y perdre ainsi de lui-même. L'ami ne se voulait pas un maître, il n'avait aucune prérogative à défendre. Cette ouverture à l'autre était le lieu même où il forgeait ce qui lui était le plus propre. Il en nourrissait son travail et sa vie.

Je voudrais parler d'amitié.

Les éditions L'Amourier viennent de publier dans la collection L'Amble un recueil grand format des poèmes de Marie-Claude Grail intitulé *J'ai senti ton absence exacte au rendez-vous*. Décédée en octobre 1980 (elle s'est donné la mort), elle est

restée si présente pour ses amis que, plus de quarante ans après, ils ont réalisé son rêve de voir ses poèmes rassemblés. Ami, Ernest Pignon-Ernest, qui accompagne ces poèmes de nombreux dessins aux gris lumineux. Ami, Daniel Biga, qui préface cet ouvrage d'un poème exceptionnel. Amis par contagion, ceux qui adhèrent à ce projet, et avant tout les éditeurs de L'Amourier.

Je voudrais parler d'amitié.

Le 20 novembre prochain, à la BMVR de Nice, nous serons quelques-uns à donner voix à *“Albert Camus et ses amis”*. Camus fut un homme d'amitiés. Solides. Ferventes. Amitié que partagèrent d'autres fervents – Charlot, Guilloux, Pia, Casarès, et René Char qui, à l'annonce du Nobel décerné à Camus, ne put commencer son texte que par ces mots : *Je veux parler d'un ami*. Il y écrit : *L'amitié est la seule à contenir un germe d'immortalité*.

C'est peut-être en écho de cette parole qu'Alain Freixe, à la fin du texte qui introduit le recueil des poèmes de Marie-Claude Grail, note avec autant de légèreté que d'évidence (qui dira le poids d'une plume d'oiseau ?) : *Vient une heure où l'amitié révèle sa force résurrectionnelle*.

Nous y sommes.

Je voulais parler d'amitié.

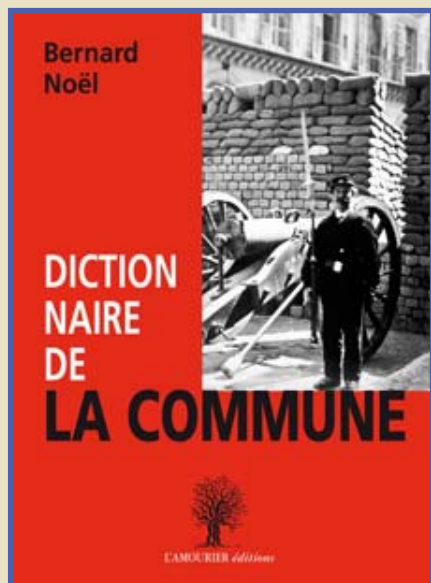
Michel Séonnet

(président de l'Association des Amis de l'Amourier)

Dictionnaire de la Commune

Bernard Noël

par Alain Fabre



L'histoire, par le regard du lecteur

Le sceptique (il y a toujours des sceptiques) pourrait s'étonner: un dictionnaire? Pour relater l'histoire? Enchaîner les mots en lieu et place d'un récit, est-ce une bonne idée? On lui rétorquera que la réponse tient dans la pratique elle-même: qu'il ouvre le livre, "enchaîne" et il verra ce qui se passe...

Il plonge dans le texte, comme on se jette à l'eau, et... ne le quitte plus. Magie de la curiosité qui se prend au jeu, s'attise d'elle-même. Attraction du savoir qui offre ses extraits à la demande et pousse à savoir plus encore, jusqu'à connaître le tout que constitue l'ensemble de ses parties.

Connaître et comprendre. Car ce qui est dit dans chacune des entrées de ce **dictionnaire** n'est pas parole neutre ou désincarnée. L'histoire y vibre en permanence et surgissent aux moments opportuns les notes qui font clarté: *"Devenue la première classe de la nation, la bourgeoisie ne songe plus qu'à conserver cette place, et à tout prix. (...) Tout plutôt*

que la montée du socialisme, tout y compris la victoire de l'ennemi, qui aidera à briser les révolutionnaires. Le gouvernement de la Défense nationale ne fait pas autre chose que travailler dans ce sens, et L'Assemblée nationale, et Thiers". Ceci n'est pas une interprétation partisane, c'est une réalité. On sait quels en sont le développement et l'issue.

"La vérité d'un évènement, dit Bernard Noël, se limite au fait qu'il a eu lieu. C'est donc son 'avoir-lieu' qu'il faut saisir, autrement dit tous les aspects de sa survenue dans leur concomitance".

La Commune est *"l'apogée du mouvement révolutionnaire né sous l'Empire"*. Mouvement dont les bases sont concrètes. *"L'exploitation de la main d'œuvre dans les centres industriels est totale: femmes et enfants travaillent comme les hommes. L'espoir de vie au Creusot est de vingt-quatre ans. Les salaires permettent tout juste de survivre. (...) La résistance ouvrière, et plus généralement politique, commence à s'organiser vers 1860, avec la montée d'une génération nouvelle, qui a compris la vanité des concessions humanitaires et sentimentales de la collaboration de classe"*. Prise de conscience du prolétariat, mais Thiers, homme de la bourgeoisie, va en assurer la répression "finale", dont l'Empire n'a pas été capable. Voilà, (trop) vite dit, le contexte général. Mais Bernard Noël a lu (entre autres) tous les journaux de la période. Il faut souligner au passage le travail considérable que cela a représenté, car lire ne suffit pas, ni prendre des notes. Il fallait ensuite écrire à partir de cette diversité, selon *"un dispositif conduisant le lecteur à devenir un interprète créateur, retiré de la place du mort où le cantonne la lecture passive. Et par là, exiger un effort de participation dont la difficulté diminue à mesure que, par elle, augmente le plaisir"*.

Lire les journaux (il y en avait 141), c'est ouvrir en grand le regard sur tous les aspects de la vie. Les évènements bien sûr, mais aussi les hommes, les femmes, leur vie quotidienne (exaltante, difficile, mais avec de grands moments de fête), intellectuelle, politique et sociale. C'est entrer dans leurs sentiments, c'est vivre concrètement avec les ambulancières, les cantinières, les boulangers, les ouvriers divers (liste non exhaustive); c'est participer aux clubs, discuter, se disputer; c'est construire les barricades et tous et toutes, d'un même élan, se battre jusqu'à la mort.

Il est temps d'évoquer ici la richesse des renvois de certaines entrées à d'autres (notifiées par "voir ce mot"), qui créent de multiples liens et rapports entre les informations, les gens, les lieux, etc, et donc facilitent la vision d'ensemble du lecteur.

Dans ce vaste espace de rencontre, aux côtés des pires assassins, gardiens de l'ordre qui vont se livrer aux massacres,

ou de ceux – tels certains écrivains – qu’habite une idéologie réactionnaire, éclate la passion de la liberté, renaissent la solidarité, l’égalité, la fraternité, se révèlent héros et héroïnes, fort nombreux, connus ou anonymes, que Bernard Noël remet en lumière.

Établir un monde de justice : personne n’y était parvenu jusqu’alors. Abolir les différences, les divergences. Blanquistes, jacobins, Proudhonistes, Internationalistes, tous unis pour créer la Commune, il fallait oser. Il fallait le faire ! Les décisions prises montrent l’ampleur des changements envisagés dans la société.

Pensez, en face, la peur des possédants, leur rage, leur haine, leur désir de vengeance.

Leur revanche terrible contre la canaille, la “vile multitude” selon Thiers, “*qui put enfin jouer au général et réaliser son vieux rêve. Cela ne coûta la vie qu’à une quarantaine de milliers de Parisiens et permit d’éteindre toute turbulence révolutionnaire pendant plus d’une génération*”.

Ce dictionnaire – par ailleurs beau livre soigné – est captivant. Au final, il offre plus d’informations diverses que ne le font les livres d’histoire. Et le parcours personnel du lecteur le conduit non seulement à vivre mais à ressentir les moments les plus intenses de ces semaines héroïques terminées dans la barbarie la plus sauvage. On sort marqué par cette lecture, qui agit comme une révélation.

Alain Fabre
journaliste à la Marseillaise

Dictionnaire de la Commune
éd. L’Amourier, collection Bio, 2021. 26,00 €

Voix du Basilic à Coaraze en images

11 et 12 octobre 2021

Samedi 11, un temps pour les éditeurs invités, un autre pour le *Dictionnaire de la Commune* de Bernard Noël, et encore un autre pour le récit et la poésie. Et toujours pour la rencontre.



Après quelques mots d’accueil de Michel Séonnet, Jean Princivalle présente la maison d’éditions invitée, Artgo & Cie, représentée par Cristine Debras et Yves Bical.



Alain Fabre nous raconte le XIX^e siècle et la genèse de la Commune. Bernadette Griot présente le *Dictionnaire de la Commune* et son auteur, Bernard Noël. Suivra une lecture à deux voix, avec Alain Freixe, de quelques articles du *Dictionnaire*.



Public



Alain Guillard parle de son livre *Et n’oublie pas la lumière avant de...* Alain Freixe, après un dialogue avec Joël Clerget, lit son nouveau recueil de poésie *Qui vient*.

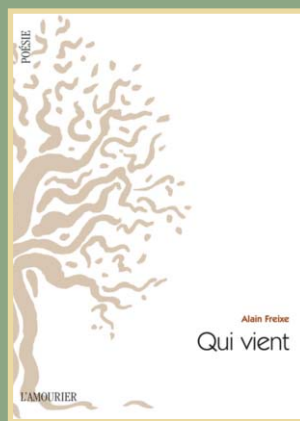


VENANT

Fermer les yeux sur un silence et partir loin, au loin d'un ailleurs parcourant un au-delà de mots et d'images. Oui. Remonter d'images en poèmes, de poèmes en images, sur le souffle porté, le passage envisagé. Sortir au dedans. Entrer au dehors. Là où se déploie un paysage encore à venir, sans cesse à venir. La neige ploie les heures, l'olivier de bohème frémit de vent, l'oiseau volète, rebelle à toute prise. Cette déprise nous arrime à ce qui ne se fixe pas. D'où cela vient que quelque chose en vient à venir, un être à naître. Du fond de langue où s'originent les vocables et nos errances. **Qui vient** est un venant.

On dit parfois advenue pour un sujet, survenue pour la surprise. Avenue, oui, pour le chemin. Sans exclamation. Sans point d'interrogation. Juste l'acte de devenir et faire du lecteur un poète, faiseur de rythme dans les heures dispensées, au gré des mots et des images, en leur sein, dans leur cœur. Prolifèrent des formes venant à leur jour dans la parturition d'une lettre au corps enlacé de la langue. Non point genre, ni projet. Tout juste trajet. Esquissé. Dessiné. Emprunté. Nôtre est cette vengeance du venant dans la main donnée de la montagne et du vent. En partance de brume et de roche. En la mobilité d'une fugacité, jusqu'à cet effacement de soi venant au jour du jour où *Je* naît.

Dans l'appel du nom qu'un autre nous donne, un *Je* se révèle en existence, venant à parler en son nom et à dire *Je*. Adresse et appel liés dans le don du nom, sans quoi nous n'aurions ni existence ni même possibilité de mourir. Premier au vent, *le scribe*. Il écrit de cette voix de fin silence qui fait l'échappée belle des mots à l'oreille sise au cœur respirant, cette oreillette au cœur de cœur, *pierres sourdes*, comme calculs dans les reins de la nuit. Donnant couleur au vent et senteur au jardin. Plus encore que métaphore, la force de la poésie d'Alain Freixe se tient à l'aperture du cartouche au nom déclos de l'*entre* – suspendu, jamais enclos –, prêt à éclore dans la vastitude d'un sourire. À couvert d'arbres et de regards. Passe le nom et ce **qui vient** demeure. En puissance et en acte ! Non, pas exactement. Dans la puissance de l'acte bien plutôt. Celui d'écrire, révélé dans celui de



lire. Rilke: "Où donc hors de moi?" Freixe: "Où vais-je?" Hölderlin soutenant de ce pas l'automnale évanescence, le souffle court, jusqu'à la perte du pays. L'émotion silencieuse du pérégrin *en mal/de quelque chose/qui viendra* s'appartient au règne de l'imminence d'une chute... en quel jour. En cet apparoir de l'apparaître se lient apparence et retrait, se signe l'apparition d'un **qui vient** sous le nom d'une appartenance et d'une parution, commune au livre et au sujet lecteur. Dans la dépossession. *Ici*, nulle possession de l'air ou des lieux, libres de leurs vocables et de leurs élans. "Je ne peins pas l'être, je peins le passage", écrit Montaigne.

Le rêve étoile un silence où fait retour la voix d'un à venir, potentiellement jusque dans un cri, *sans autre chemin que l'appel*, à cœur de souffle, rare et voyant, telle la poésie pour Rimbaud. Un cri, certes l'oiseau l'émet, mais son vol imprescriptible dit plus encore le chant du ciel et de l'air, celui de notre usure au gravisement. Mais lui, le vent, donne corps au silence, quand il reprend souffle à ce qui traîne *entre*, portant notre regard à ce **qui vient** à nous regarder, là où disparaître est révélation, parution. Défaite qui n'est point défection, mais avancée, mains écorchées, râpées sur la béance des terres et des pierres, **sur les gravats et les ruines**. Main saxifrage, toute volonté de... s'étant évanouie, dissipée, qui nous rend au mouvement d'une imminence. Perce-pierre toute à l'humilité de son herbe, comme l'abeille des monts après la grêle dit le miel de ronce. Les froidures ne gèleront pas le temps qui fait le jour se lever sur le matin où nous nous révélons en notre effacement même. Les rythmes conjugués de l'entre et du dedans, ceux des phrases et de l'intérieur sonore des

mots, non réduits à la seule sonorité, mais ouverts à leur saveur (*rasa* de l'Inde ancienne) explosent à leur déglutition en bulle de sens dans le palais de la lecture. Ils activent notre vigilance à gravir le sans pays où s'éclaire le lieu de l'être rendu à l'espace invisible tout autant que palpable de la poésie elle-même en ses fécondités, étincelles et éclats de beauté, *lucioles dans la nuit de la langue*. Les emprunts viennent ici comme une citation dans le fil d'une composition musicale.

Qui vient, suivi de **Seul le présent**, est l'expression juste – alliance de la justesse et de la justice –, et rigoureuse des mots se concevant à touche d'écriture, donnant vie et naissance au lecteur dans la grâce du poème lu. Textes à lire, j'ose le dire, sur une prescription de *l'Invitation à la beauté*, impérativement.

Joël Clerget
écrivain, psychanalyste

Qui vient, éd. L'Amourier,
collection fonds poésie, 2021. 15,00 €

Voix du Basilic à Coaraze en images (suite) 11 et 12 octobre 2021

Samedi 11, spectacle en soirée "Chansons de la Commune"



Christian Bezet



Martin Miguel



Clément Érimian

Dimanche 12, rencontre avec deux livres, puis avec les éditions Argo & Cie, puis avec l'œuvre de Bernard Noël. Hommage et lectures.



Françoise Oriot présente le livre de Marie-Hélène Bahain (absente): *Elle au loin*



Jeanne Bastide s'entretient avec Michel Séonnet sur son nouveau livre: *Un déjeuner de soleil*



Yves Bical
des
éditions
Argo



Après un entretien, Nicole Martello et Bernadette Griot, *Les Premiers Mots*

HOMMAGE À BERNARD NOËL



Michaël Glück a lu
Qu'est-ce que écrire ?



Pia Candinás a lu
À vif enfin la nuit



Michel Séonnet a lu
Extraits du corps



Alain Freixe a lu *Les Têtes d'Illjetu*



Martin Miguel a lu
Crâne coquille chair (livre d'artiste)



Éliane Kirscher a lu un inédit



Éliane Kirscher, Nicole Martello, Pia Candinás

J'ai senti ton absence exacte au rendez-vous

Marie-Claude Grail
Ernest Pignon-Ernest
Daniel Biga
Alain Freixe

*Il vaut mieux être victime de l'amour
 que de vivre sans lui*

Lettre de Suzette Gontard à Fiedrich Hölderlin

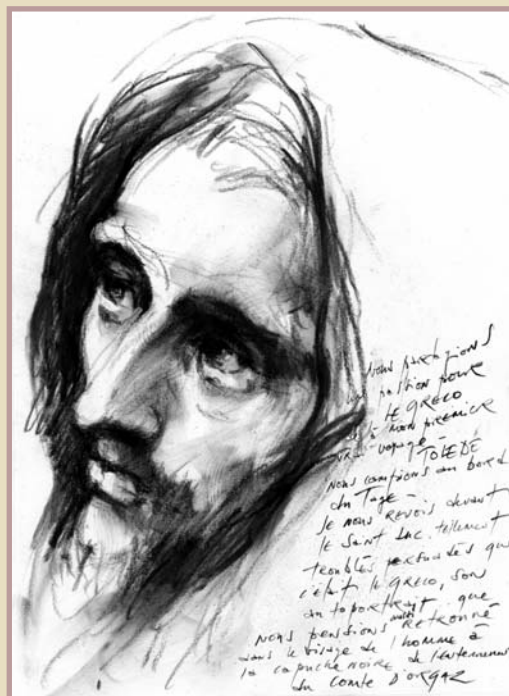


Marie-Claude Grail, c'est un nom dans les sommaires de la revue de Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, *Les Temps Modernes*, par trois fois : en 1966, 1979 et 1980.

Marie-Claude Grail, c'est encore un nom dans l'histoire du théâtre à Nice : c'est le 24 avril 1966 que fut donné dans le cadre du Théâtre Moderne à l'Îlot des Serruriers à Nice sa pièce *Chambre à louer*, pièce qui sera reprise, modifiée, à Paris au Théâtre de l'Épée de Bois sous le titre *L'Araignée* en mars 1967.

Marie-Claude Grail, c'est enfin et surtout une présence toujours vive pour quelques-uns de ses amis, jeunes gens qui dans les années soixante à Nice eurent à vivre cette "passion", que Marie-Claude Grail qualifia tôt de "terrifiante", de la création quand son enjeu est celui de la vie que seul l'amour capable d'aller jusqu'à la douleur d'aimer est à même de faire vibrer. C'est pendant ces années riches de bien des tumultes – elle sera la marraine de Daniel Biga lorsqu'il sera "appelé" comme Ernest Pignon-Ernest dans les années 61-62 en Algérie – qu'elle rencontrera Jean Cocteau et qu'elle "montera" à Paris où elle se liera d'amitié avec Simone de Beauvoir.

Parmi ses amis niçois, c'est **Ernest Pignon-Ernest** avec qui elle fit le voyage de Tolède à la découverte des œuvres du Greco qui mit la main sur ses lettres et poèmes qu'il confia ensuite à André Velter, puis,



accompagnés d'une dizaine de dessins, à Jean Princivalle et Bernadette Griot des éditions L'Amourier. Les dessins d'Ernest Pignon-Ernest éclairent les lieux et les êtres qui marquèrent la vie de celle qui aimait "les puretés noires" de l'art.

Parmi ces jeunes gens qui s'aiment et aiment, MCG est celle qui aimait d'un amour interdit jusqu'à la déchirure, jusqu'à la douleur d'aimer, douleur qui pour elle, "seule comptait". En elle, elle reconnaissait "l'ennemie, l'une des faces de la mort" et dans ce combat, mots et larmes mêlés, elle trouvait de quoi se maintenir en vie.

Reconnaître ainsi la mort, seuls "les doués de vie" disait René Char en sont capables. Dans ses poèmes, MCG porte la vie jusque dans la mort, l'eau des larmes dans l'orage, le feu de la passion dans les cendres. Dans le grand œil de la mort qu'entrouvrent ses poèmes, c'est son amour de la vie que l'on voit. D'une vie menacée quand c'est l'amour que l'on aime. Vie dos au mur, adossée à la mort, aux figures qu'elle prend de ce côté-ci du monde : ruptures, séparations, adieux, solitude et silence.

Lisez les poèmes de Marie-Claude Grail, vous ne manquerez pas, ici ou là, au détour d'une image, entre deux hurlements silencieux, deux appels à peine voilés, de vérifier les mots de Miguel de Unamuno lorsqu'il affirmait que parfois les écrits arrivent à vous faire "sentir la pensée et penser le sentiment".

Ses poèmes sont comme autant de lettres d'amour. Tous sont adressés, écrits sous tempête, car quand le vent est trop fort, qu'il va jusqu'à couvrir les paroles, les étouffer sous son fracas, Marie-Claude Grail se risquait au poème.

Aime-moi, reviens, ne pars pas disent les poèmes. "Madame", l'aimée, se trouve

investie d'un pouvoir : faire exister, donner prise à l'amour. Et respirer. Encore un peu. Du cœur.

Quand "les regards ternissent les miroirs", en lieu et place de l'amour, il y a des cendres, des taches de sang, des pertes, Marie-Claude Grail a beau lancer ses poèmes comme autant d'ores, quand personne n'entend les prières, c'est comme voir tomber sa tête,



noir sec dans la salle de spectacle. Le théâtre s'est vidé. La nuit a pris possession du lieu. C'est le moment de Madame, vous savez cette "servante", lampe qu'on allume en fond de scène entre deux représentations, rivages de lumière opposés au silence. C'est elle que Marie-Claude Grail a décidé un jour d'octobre 1980, d'éteindre, abandonnant notre théâtre à ses fantômes.

Alain Freixe

J'ai senti ton absence exacte au rendez-vous
éd. L'Amourier, collection L'Amble, 2021. 30,00 €

Daniel Biga a contribué à ce livre par un long poème qui tient lieu d'avant-propos.

Alain Freixe a écrit *16 coups d'aile pour Marie-Claude Grail aux prises avec l'absolu* composés en deux parties, les onze premiers introduisent le livre et les 4 derniers le ferment.

Extraits :

10

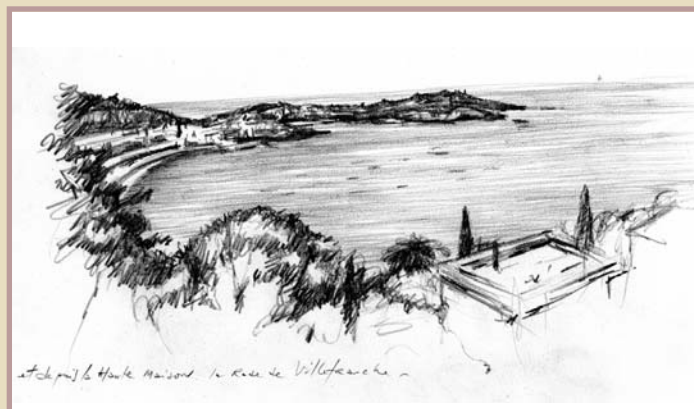
Marie-Claude Grail écrit contre l'absence, le vide gris du silence, contre le vent mauvais des jours comme ils vont, contre l'obscurité, contre ce qu'il y a d'opaque entre les êtres. C'est en s'appuyant sur ces refus, ces "non" qu'elle fonde son oui à l'amour, mais c'est un oui – et elle le sait – terriblement dangereux.

14

Les poèmes de Marie-Claude Grail sont comme autant de poèmes-cailloux. À les suivre, un chemin se dessine. À l'inverse de celui du Petit Poucet, il mène au plus sombre de la forêt, au plus fort de la tempête, là où la mort fait île ou clairière, éclaircie pour une vie que, douleur sur douleur, Marie-Claude Grail aura traversée avec cette intensité qui avive jusqu'à la moindre arête.

Un jour les mots ne suffisent plus. La dérive est trop forte, les dérapages trop brutaux, le courant emporte le frêle esquif. Ses passions, ses démons auront raison d'elle.

Le désespoir pousse vers le port, vers la fin, vers la mort.



Venez rencontrer
nos auteurs
sur notre stand
208

place
saint-sulpice
paris 6^e

38^e bis
Marché
de la
pOésie

Jeudi 21 octobre à 15h... Michaël Glück

Vendredi 22 octobre

à 15h... Michaël Glück et Michel Séonnet

à 17h... Mohammed Bennis et Alain Freixe

Samedi 23 octobre

à 11h30... Patricia Cottron-Daubigné

à 14h... Sylvie Fabre G. et Fabio Scotto

à 15h... Michaël Glück et Florence Pazzottu

à 16h... Gérard Cartier

à 17h30... Ernest Pignon-Ernest et Alain Freixe

à 19h... Michel Séonnet

Dimanche 24 octobre

à 15h... Michaël Glück et Alain Freixe

à 16h... Cyrille Latour et Michel Séonnet

à 17h... Gérard Cartier



L'Amourier éditions

Basilic gazette de L'Association des Amis de L'Amourier
5, rue de Foresta - 06300 - Nice (publiée par l'AAA dont l'action est soutenue
par la Ville de Nice et la Commune de Coaraze).

Comité de rédaction

Alain Freixe, Marie Jo Freixe, Bernadette Griot, Alain Guillard, Martin Miguel,
Raphaël Monticelli, Françoise Oriot, Michel Séonnet. Maquette : Bernadette Griot

L'Amourier éditions, 1 montée du Portal, 06390 - COARAZE Tél : 04 93 79 32 85
www.amourier.fr *l'amour des livres*

NICE - BMVR

Lecture par les **Amis de L'Amourier**

"Albert Camus et ses amis"

samedi 20 novembre 2021 à 15h